



**HAL**  
open science

**Compte rendu Aux sources du pouvoir. Voir, approcher, comprendre le pouvoir politique au Moyen Âge (articles de David Fiasson, Elisa Mantiene, Fabien Paquet), Sylvain Gouguenheim (dir.),  
Véronique Gazeau**

► **To cite this version:**

Véronique Gazeau. Compte rendu Aux sources du pouvoir. Voir, approcher, comprendre le pouvoir politique au Moyen Âge (articles de David Fiasson, Elisa Mantiene, Fabien Paquet), Sylvain Gouguenheim (dir.),. Annales de Normandie, 2018, pp.204-206 (68/1). 10.3917/annor.681.0199 . hal-02292827

**HAL Id: hal-02292827**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02292827>**

Submitted on 30 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## Ouvrages

DANS **ANNALES DE NORMANDIE 2018/1 (68E ANNÉE)**, PAGES 199 À 211  
ÉDITIONS **ASSOCIATION LES ANNALES DE NORMANDIE**

ISSN 0003-4134

ISBN 9782902239399

DOI 10.3917/annor.681.0199

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-annales-de-normandie-2018-1-page-199.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Les Annales de Normandie.

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International (CC BY-NC 4.0).



## Ouvrages

**Anders WINROTH, *Au temps des Vikings*, Paris, La Découverte, 2018, 309 p. 22 €**

On ne compte plus les titres parus sur les vikings, mais celui que nous propose Anders Winroth n'est pas simplement un ouvrage parmi d'autres sur la question. Après, entre autres, son livre sur la conversion de la Scandinavie (*The Conversion of Scandinavia. Vikings, Merchants, and Missionaries in the Remaking of Northern Europe*, New Haven/Londres, 2012), déjà une référence en la matière, ce professeur suédois à l'université américaine de Yale nous invite à découvrir l'ensemble de cette civilisation dans un ouvrage cette fois traduit en français : vie quotidienne, croyances, expéditions maritimes, évolutions politiques, pratiques commerciales, rien n'échappe à sa plume alerte. Anders Winroth nous livre ainsi un excellent ouvrage de synthèse – ils ne sont finalement pas si nombreux en français – qui intègre les tendances historiographiques et scientifiques récentes et qui est accessible à tout public, des non-initiés aux universitaires plus avertis en passant par les étudiants des premiers cycles en histoire. Un ouvrage agréable à lire, qui mêle habilement érudition et petites saynètes.

Après une très belle préface d'Alban Gautier, l'introduction est un remarquable condensé de la culture scandinave. Sorte de tableau vivant, elle débute

*in medias res*, dans le lieu central de l'ouvrage, une grande halle, en plein banquet – imaginé par l'auteur, mais que la précision des détails rend très vraisemblable et réaliste – et est l'occasion d'évoquer tous les grands thèmes ensuite développés au cours des huit chapitres thématiques qui composent le livre. Le premier resitue le phénomène viking dans son contexte, en ne cherchant pas à nier la violence des hommes du Nord, mais en la considérant à la lumière du contexte des VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, celui d'une époque violente. L'auteur s'intéresse ensuite au phénomène migratoire et reconsidère la question très débattue des motivations qui ont pu pousser les vikings à partir à l'aventure, privilégiant une explication d'ordre avant tout sociopolitique et interne à cette société : la soif de richesses des vikings est une quête d'autorité politique, le butin permettant de récompenser ses fidèles et ainsi d'affermir son pouvoir (chap. 2). Qui dit émigration viking, dit bateaux, objet du troisième chapitre, qui présente à la fois leurs grandes caractéristiques techniques et les aspects symboliques : trait d'union entre les rives, le navire est également un passeur entre vivants et morts. Il est aussi l'instrument indispensable aux grandes entreprises commerciales en Europe du Nord à cette époque, au cœur du chapitre suivant (chap. 4), qui est l'occasion d'aborder les circulations monétaires, les « villes marchandes des rives sud et est de la mer Baltique » (p. 133), le commerce

des esclaves ou encore les fourrures du Grand Nord. Le chapitre 5 propose ensuite un panorama du paysage politique scandinave, en revenant sur la progressive construction de trois royaumes médiévaux, mais aussi sur les valeurs au cœur de cette société guerrière : la « générosité du roi » (p. 159), la victoire au combat, ou encore une certaine éloquence pour convaincre les hommes. Mais – et c'est là une des idées maîtresses du livre –, comme le résume bien Alban Gautier, « on ne peut comprendre ceux qui partirent sans étudier aussi ceux qui restèrent » (p. 9), ce qui justifie de s'attarder durant tout un chapitre sur le contexte rural (chap. 6). Les religions nordiques – volontairement au pluriel –, partie intégrante de notre imaginaire viking, occupent le chapitre suivant (chap. 7), qui souligne avec finesse la perméabilité entre paganisme nordique et christianisme et les formes de mélange et de syncrétisme qui en ont résulté, même si certains changements culturels tels que l'introduction du parchemin, des manuscrits et de l'alphabet latin dans le Nord auraient également pu être abordés, dans ce chapitre ou dans le dernier, consacré à la culture artistique et littéraire des hommes du Nord, à laquelle on doit les célèbres pierres runiques ou encore les chefs-d'œuvre de la poésie scaldique (chap. 8). C'est ici que sont reléguées les fameuses sagas islandaises, qui se voient refuser le statut de source historique et sont réduites à leur dimension littéraire, mais ce n'était peut-être pas le lieu d'entrer dans cet épineux débat. Les documents iconographiques proposés, habilement choisis (trois cartes et dix-sept photographies en noir et blanc d'objets ou de lieux), ne se contentent pas d'illustrer le propos, mais lui apportent une dimension concrète, particulièrement bienvenue dans le cas des pierres runiques. Un

corpus cartographique un peu plus étoffé aurait peut-être été le bienvenu : les trois cartes proposées restent très statiques, ne représentant que des lieux et régions et rendant mal compte de la grande mobilité des vikings ; on peut regretter l'absence de tout flux ou mouvement circulatoire. Enfin, les « conseils de lecture à destination du public francophone » à la fin de l'ouvrage, qui précèdent la bibliographie et sont un heureux ajout du préfacier, Alban Gautier, proposent un aperçu à la fois récent et concis des titres de référence disponibles en langue française (sans oublier quelques conseils cinématographiques) pour poursuivre la découverte des vikings.

Ce n'est pas dans ce découpage – assez classique – qu'il faut chercher l'originalité et les apports d'Anders Winroth, mais bien plutôt dans la présentation qu'il fait de chacune de ces thématiques, dans l'angle d'approche qu'il choisit d'adopter. Derrière les petits détails, soigneusement choisis, il y a toujours une perspective plus large : un point de départ très concret – comme le titre du chapitre 4 s'en fait l'écho : « Monnaie, soie et hareng » – sert de prétexte pour faire ressortir de façon parlante les grandes évolutions de la période (développement du commerce septentrional, émergence de royaumes scandinaves chrétiens, essor urbain, etc.). L'événement pour l'événement n'intéresse pas l'auteur, qui reprend certes les dates traditionnellement retenues pour délimiter la période viking (793 et 1066), mais pour les réinscrire dans les profondes évolutions, à la fois politiques, économiques, sociales, que vit la Scandinavie durant ces presque 300 ans. L'approche se veut résolument transdisciplinaire, convoquant tout à la fois les textes des historiens, les données archéologiques

ou encore les apports de l'anthropologie, afin de mieux comprendre les évolutions politiques, soulignant en particulier l'importance du don et du contre-don pour les liens sociaux. Dans la lignée des travaux de Georges Duby sur la circulation des richesses, Anders Winroth montre en effet comment la générosité du chef et son sens de l'ostentation constituent les fondements mêmes de cette société hiérarchisée et compétitive, mais également comment le développement des royaumes scandinaves – surtout à partir du *x<sup>e</sup>* siècle, en commençant par le Danemark – a sapé ces fondements et mis un terme à ce mode de fonctionnement, de même que la christianisation, nouvel outil de légitimation idéologique aux mains du pouvoir royal.

Pour aider le lecteur à pénétrer dans le monde des vikings, pour en saisir l'atmosphère, Anders Winroth a choisi d'ouvrir chaque chapitre sur un épisode, un personnage, plus ou moins célèbre, ou même un bâtiment, habilement mis en scène : la prise de Nantes en 843, le fermier Rörik, Charlemagne, les lycéens suédois ayant découvert de façon fortuite un trésor d'argent viking à Stavgard en 1975, un scalde chantant les louanges du roi Olaf Haraldsson, la mort de la « matriarche » Estrid, le « jarl païen » Håkon Sigurdsson, la basilique Sainte-Sophie à Constantinople, la bataille de Stamford Bridge en 1066. Un moyen habile d'introduire de façon concrète et vivante le thème qui fait l'objet des pages suivantes.

À plusieurs reprises, en soulignant par exemple l'importance du don ou le comportement violent des hommes, Anders Winroth reconsidère la société viking dans son contexte européen : les

vikings avaient finalement un mode de fonctionnement assez proche de celui de leurs voisins, à commencer par les Francs. En cela, l'auteur s'inscrit dans une tendance récente de l'historiographie, qui cherche non plus à isoler les hommes du Nord mais à les rapprocher de leurs contemporains, sans pour autant nier les spécificités de cette culture. Les vikings, s'ils n'étaient pas un peuple – autre idée majeure du livre –, n'en constituent pas moins des acteurs majeurs de l'histoire européenne de cette période.

L'ouvrage présente les défauts de ses qualités : il est clair et relativement concis (309 pages seulement pour un sujet très vaste), mais on aimerait parfois s'arrêter un tout petit peu plus longtemps sur certains détails rapidement évoqués comme les « découvertes archéologiques » qui permettent, selon l'auteur, d'« illustrer [la] fragmentation politique » de la Scandinavie avant l'an 1000 (p. 156), ou avoir quelques précisions concernant certaines conclusions. On pourrait par exemple se demander ce qui permet de conclure, comme le fait Anders Winroth, que le mari d'Estrid, qui « s'est rendu à Jérusalem et mourut en Grèce », aurait quitté le foyer pour effectuer un « pèlerinage sur les lieux les plus saints de la chrétienté » (p. 186). Ce n'était toutefois clairement pas l'objectif de son auteur, qui voulait avant tout mettre en lumière les multiples facettes historiques des vikings, suscitant à la fois fascination et horreur, loin des clichés cinématographiques ou des approches marketing : pari réussi.

Lucie MALBOS  
Université de Poitiers

David BATES, *William the Conqueror*, New Haven and London, Yale University Press, 2016, 596 p., 22 pl. 30 €

David Bates's new biography of William the Conqueror – some 600 pages in length – is a monumental achievement. The author is certainly qualified for the task. He has previously written a popular biography of William, edited his royal charters, and published more than twenty-five books and articles which have laid the foundations for this new work.

David C. Douglas, author of William's massive biography for the previous generation looks over one of Bates's shoulders, while Frank Barlow, one of Bates's mentors, looks over the other<sup>1</sup>. From Douglas he wisely borrows the decision not to include William's post-medieval reputation, or even the historiography of the Norman Conquest. From Barlow he appropriates the technique of evaluating fully every fact, and providing the reader with as much context as possible<sup>2</sup>. He treats both predecessors fairly, while often disagreeing with them. Bates is transparent about his disagreements with other scholars, too: he argues for his own points of view, but never demeans those of his opponents.

The work therefore has an admirable clarity of focus. It is about William's life,

1 D. C. DOUGLAS, *William the Conqueror: The Norman Impact on England*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1967 ; second edition (New Haven and London, Yale University Press, 1999) ; F. BARLOW, *William I and the Norman Conquest*, London, English Universities Press, 1965; New York, Collier Books, 1967.

2 «The onus on the medieval biographer is to probe every piece of evidence meticulously and exhaustively.» D. Bates here paraphrasing the view of Barlow in *Writing Medieval Biography, 750-1250: Essays in Honour of Professor Frank Barlow*, D. BATES, J. CRICK, and S. HAMILTON (eds), Woodbridge, Boydell Press, 2006, p. viii.

*tout court*. As we have so little material, even for the famous, each piece of evidence must be thoroughly examined. Bates expertly notes the fine differences of emphasis between the primary narrative sources such as William of Poitiers, William of Jumièges, and Orderic Vitalis. He knows the charter evidence better than anyone else. Nor does he ignore the material culture such as wax seals, funerary monuments, and buildings. Bates also synthesizes modern scholarship – Anglophone, Francophone, and German – to an impressive degree. We have then a complete and up-to-date rendering of the Conqueror.

There are a few surprises. Bates has convincingly argued that William began to act as duke in his own right not in 1047 at the Battle of Val-ès-Dunes, but rather as early as 1042. Similarly, William and Matilda were not married in 1050 or 1051 as has long been thought, but instead in late 1052 or early 1053. And William captured Alençon and Domfront not in 1049, but in 1051-52. Moreover, this reviewer was unaware that William's equestrian seal might be the earliest example in western Europe. And unaware, too, that William ended slavery in England.

Bates's *modus operandi*, as mentioned above, is to provide as much context as possible for each known event of William's life. Thus, when comparing William's violent childhood, replete with rebellions and attempts on his life, to other young lives of the period, the pall of trauma is minimized. It turns out only to be ritualized anger on the part of feuding nobles, and the murder of William's guardian in the young duke's bedchamber perhaps the result of a mere brawl. In short, one must look elsewhere to find the formative kernel of William's ferocity, mistrustfulness, and

love of wealth and power<sup>3</sup>. I myself am not fully convinced that contextualizing the impact of violence on the development of William's personality can reveal the inner William: if the young boy had been at all sensitive, the murder of a close friend, whether ritualized or not, might well have made a deep imprint.

Still, if William's formation of character must remain a mystery, Bates nicely highlights certain traits that the adolescent William exhibited, which stayed with him throughout his life. There were early signs of piety, a concern for peace and law, constant action against external enemies, a willingness to remove incompetent counsellors, and an ability to inspire trust and loyalty.

Bates never provides his reader with a pithy summary of the essential William. But if he had, it would look something like this: Foremost, William displayed sustained willpower, he never lost sight of his objectives. He was highly skillful in warfare, leading from the front, willing to take risks. At the same time he was stubborn and inflexible. Further, he inspired loyalty on the one hand, but awe and fear on the other. He occasionally displayed mercy and magnanimity, but more often a "ruthlessness that went significantly beyond contemporary norms." (164) He had an ongoing interest in saints and relics, and he supported the institutional church. At one point Bates suggests that William was flamboyant. (163) This is hard to figure. I see him as brashly self-confident, possibly arrogant. But the only

surviving piece of material culture which strikes me as even remotely flashy is his tiny chapel of Saint John in the Tower of London which has an impressive but unnecessary ambulatory. Was William showing off, I wonder?

On larger issues, one is gratified to see Bates's insistence on the idea of a cross-Channel Empire, the highlighting of William's admiration for the monastery of Cluny, and the increased importance assigned to William's wife, Matilda, who was a partner in his decision making. The numerous mentions of Matilda make an interesting contrast to her wispy appearances in David Douglas's book. On the Harrying of the North, Bates concedes that real human trauma resulted. On the purpose of the Domesday Book, Bates is agnostic. It was, he says, essentially multi-functional.

As this biography purports to be definitive, two small points should be made. Bates notes, based on the discovery of William the Conqueror's thigh bone, that he was 173 centimeters in height. That works fine for Continental readers. But he goes on to say that 173 cm is equal to a man 5 feet 10 inches tall. English and American readers will therefore be misled since 173 centimeters in fact yields 5 feet 8 inches. Thus, probably "a little above average" rather than "physically a large man"<sup>4</sup>. A second point is that a new charter of William has been discovered since the publication of this book, which will augment Bates's discussion of *pancartes* as well as activities in Caen in the

3 F. BARLOW, *William the Conqueror*, *op. cit.*, p. 11-12 captures the traditional view: «[William's] experiences made him a man who believed in guile, failing which, force. He was distrustful and secretive and gave his confidence to few....Early insecurity gave him a love of wealth and power.»

4 J. DASTUGUE, "Le fémur de Guillaume le Conquérant", *Annales de Normandie* 37 (1987), p. 5-10, the measurement being at p. 9. M. MORRIS, *William I, England's Conqueror*, Allen Lane/Penguin Books, 2016, p. 8 for the first quotation; BATES, p. 514 for the second quotation.

immediate run up to the cross-Channel invasion<sup>5</sup>.

It should be noted that while specialists will find much to ponder, challenge, or even delight in, the general reader will be unlikely to read through the book from cover to cover. The prose is dense. Bates forces his sentences – and consequently his reader – to work very hard. On the other hand, I especially like the book's tone. Bates allows that “we should not be dogmatic” (520), and that comes through. Thus, our understanding of William the Conqueror is advanced, but with the author's encouragement, it remains open to debate and interpretation.

David S. SPEAR  
Department of History,  
Furman University

**Sylvain GOUQUENHEIM (dir.), *Aux sources du pouvoir. Voir, approcher, comprendre le pouvoir politique au Moyen Âge*, Paris, Les Indes savantes, 2017, 271 p., 23 €**

L'université de Caen Normandie accueille régulièrement en thèse de doctorat d'histoire des élèves issus de l'École nationale des chartes ou des Écoles normales supérieures (Ulm et Lyon) qui choisissent des sujets portant sur la Normandie médiévale. D'autres étudiants inscrits en thèse dans des universités françaises ou étrangères choisissent de publier leurs travaux de recherche dans des revues d'histoire de l'université de Caen Normandie (*Annales de Normandie, Tabularia*) ou présentent des communications lors de colloques tenus en Normandie (Cerisy, par

exemple). Dans le cadre de deux journées d'études, organisées à l'ENS de Lyon en 2015, trois des onze communications ont porté sur des sujets anglo-normands. L'objectif des deux journées était de privilégier l'attention sur le travail de compréhension des sources. Il a été tenu dans ces trois communications

Élisa Mantiene, dans « Les portraits des rois d'Angleterre dans le *Liber benefactorum* du monastère de Saint-Albans » (p. 159-179), s'appuie sur le livre des bienfaiteurs du monastère, produit par le *scriptorium* de cette abbaye bénédictine anglaise (au nord de Londres) sous l'abbatit de Thomas de la Mare à partir de 1380. Deux manuscrits subsistent de ce livre, organisés en sections, où les bienfaiteurs (plus de six cents) sont classés en fonction de leur position dans la société. Le livre qui s'apparente à un *liber memorialis* ou *liber vitae* de type carolingien, comporte vingt-deux portraits de membres de la famille royale (enluminures), dont dix-sept de rois. Il s'agit de représentations stéréotypées du pouvoir (habit, sceptre, épée...) mais aussi de l'expression de sentiments personnels. Ainsi, par exemple, les représentations de Æthelred (978-1016), Étienne et Jean sans Terre montrent des mauvais rois, le premier ne portant ni épée, ni sceptre, le deuxième étant représenté de dos, tête tournée vers la droite, portant dans la main un modèle réduit de l'abbaye de Faversham qu'il a fondée, le troisième cheveux roux/châtain, souriant bouche ouverte, en découvrant ses dents d'un air qui le rend menaçant. Ces miniatures renvoient à des perceptions négatives de ces trois souverains, ce qui correspond aux textes d'historiens contemporains de ces rois (notamment Mathieu Paris, moine de Saint-Albans).

5 R. ALLEN, “Un nouvel acte de Guillaume le Batard, Duc de Normandie (18 juin 1066),” *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 171, 2013, p. 517-536 [actual date of publication is 2017].



Fabien Paquet, dans « Les abbés normands, modèles de l'abbé royal en France au XIII<sup>e</sup> siècle ? » (p. 181-195) s'interroge sur le sens de la formule « abbé royal » après 1204, lorsque la Normandie est rattachée au domaine royal. Le XIII<sup>e</sup> siècle est le parent pauvre de l'historiographie normande, coincé entre période ducal et guerre de Cent Ans. La documentation mobilisée est constituée par les registres de Philippe Auguste, l'ordonnance-testament de 1190, les actes de la pratique du XIII<sup>e</sup> siècle de nombreuses abbayes normandes, les grands rôles de l'échiquier, ainsi que par la littérature secondaire d'histoire du droit. Les abbés normands accueillirent favorablement la garde générale royale, au nom d'un droit public, qui se traduit par la demande de protection royale par le biais de chartes, et la dépossession des prérogatives religieuses des grands aristocrates locaux qui relevaient du droit privé, encore que à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, déjà, la garde générale par le duc primait souvent sur les droits des fondateurs, régulièrement défaillants. L'idée fait son chemin au XIII<sup>e</sup> siècle que le roi a la garde de toutes les églises du royaume et pas seulement du domaine royal. Philippe Auguste, qui avait promis puis proclamé en 1205 la liberté des élections abbatiales en Normandie, lesquelles étaient la plupart du temps à la main des ducs-rois anglo-normands aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, utilisa le cas normand pour diffuser l'idée d'une garde générale royale, étendue à tous les monastères du royaume, ce qui autorise Fabien Paquet à poser la question d'un éventuel particularisme normand. Les abbés normands favorisèrent cette garde, dans la mesure où les rois demeuraient, au XIII<sup>e</sup> siècle, lointains au sens propre, ceux-ci ayant peu visité les abbayes de la province. La garde royale n'empêcha pas les grandes familles

de l'aristocratie normande de continuer à rechercher des prières, des messes et à se faire inhumer dans les abbayes devenues royales. La question posée par Fabien Paquet irrigue ses recherches, entreprises en vue d'une thèse sur abbés et pouvoir en Normandie du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

David Fiasson, dans « Confronter les sources médiévales et modernes. Autour du manuscrit *De abbatibus* » (p. 67-85), inscrit sa recherche dans les travaux qui portent sur un recueil de notices relatives aux abbés du Mont Saint-Michel de 966 à 1444, *De abbatibus hujus loci rubrica abbreviata*, conservé à Avranches (BM, ms 213, fol. 178-181v). Édité et traduit en anglais par Thomas Bisson (*Haskins Society Journal*, t. 22, 2010), ce manuscrit est sur le point d'être traduit en français (*Tabularia*). La communication de David Fiasson, déjà auteur d'un article paru dans les *Annales de Normandie*<sup>6</sup>, porte sur le passage concernant les années 1324-1444 en le confrontant aux écrits du XVII<sup>e</sup> siècle des mauristes Jean Huynes et Thomas Le Roy qui n'ont eu de cesse d'accabler les abbés montois de la fin du Moyen Âge. Ces derniers au nombre de cinq, Jean de La Porte, Nicolas le Vitrier, Geoffroy de Servon, Pierre Le Roy et Robert Jolivet, acceptèrent en 1324 qu'une garnison royale (un chevalier et cinq sergents) soit implantée au Mont. En 1357, un capitaine fut nommé, ce fut Bertrand du Guesclin, mais en 1364 les abbés eux-mêmes furent institués capitaines par Charles V. Ce système – en vigueur jusqu'au traité de Troyes de 1420 instituant la double monarchie (pendant quatre abbatiats) – est contesté par les mauristes qui y voient un retour à l'âge féodal. Robert Jolivet, abbé et

6 D. FIASSON, « Un chien couché au pied du roi d'Angleterre ? Robert Jolivet, abbé du Mont-Saint-Michel (1411-1444) », 64<sup>e</sup> année, n° 2, juillet-décembre 2014, p. 47-72.

capitaine du Mont entre 1411 et 1420, est considéré par les mauristes comme un traître puisqu'il se rallie aux Anglais. La notice de cet abbé ajoutée au *De abbatibus* après sa mort (1444), véritable miroir des abbés, passe sous silence son départ mais insiste sur sa bonne administration.

On ne peut que se réjouir de lire, sous la plume de ces doctorants, la promesse de thèses très novatrices sur la question du pouvoir politique dans la Normandie et l'Angleterre du Moyen Âge, par le prisme d'établissements monastiques, au croisement de multiples sources.

Véronique GAZEAU  
Université de Caen Normandie

**Mathias TRANCHANT**, *Les ports maritimes de la France atlantique (X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, vol. I : *tableau géohistorique*, Rennes, PUR, 2017, 261 p. 25 €

« Ports, havres et mouillages », la façade atlantique regorge d'abris plus ou moins sommaires où les navigateurs du Moyen Âge pouvaient se réfugier en cas de coup de vent ou tout simplement ancrer ou poser leur navire pour décharger leur marchandise, le poisson de leur pêche ou rentrer à leur domicile. Ces trois termes recouvrent des réalités bien différentes, de la plus petite anse ou l'embouchure d'une incertaine rivière côtière, au port entouré de murailles et aux quais empierrés. De même, le terme « façade » ne doit pas s'entendre dans son sens le plus strict : ils sont rares les ports qui se trouvent vraiment en façade, il vaut mieux toujours être en retrait, dans une encoignure ou au fond de ces longs couloirs que sont les grands fleuves et leurs embouchures où, tout en se trouvant à cinquante ou soixante milles de la mer libre, les plus grands ports se

sont installés, depuis la plus haute antiquité, les Bordeaux, Nantes, Rouen, qui ne laissent pas cependant d'être des ports de mer puisque les plus grands navires peuvent parvenir jusqu'au pont qui, généralement, marque le lieu de la décharge, le point de rupture de charge où les marchandises seront mises dans des barques fluviales et transportées vers l'intérieur des terres et où l'on pourra recueillir les marchandises d'amont pour les charger à leur tour en direction de la vaste mer. Ce sont 623 sites qui ont été recensés selon l'auteur (p. 227) même si seulement 418 figurent dans l'index (p. 249-253). Pour les commodités de l'étude, la zone ainsi délimitée a été divisée en 16 secteurs, dont trois correspondent aux grands estuaires : Gironde, Loire, Seine, secteurs plus ou moins vastes en fonction de l'abondance ou de la rareté des ports qui y sont situés et qui sont étudiés successivement du sud, le littoral gascon, au nord, Flandres et accès à Bruges.

Pour arriver à un tel résultat, l'auteur a fait un réel effort de recherche et de croisement des sources : bibliographie exhaustive, sources imprimées, relues et interprétées de nouveau à la lumière de l'archéologie, cartes et gravures anciennes, sans s'interdire de « descendre » jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette iconographie mérite qu'on s'y arrête : elle est composée de cartes et plans anciens, la plupart des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la plupart en couleur, parmi lesquelles on distinguera l'ensemble flamand et picard, ces régions frontière ayant bénéficié de toute l'attention des ministres de la Marine successifs ; de cartes régionales, à plus ou moins grande échelle, élaborées par l'auteur, pour situer les différents ports ou havres ; de plans originaux, toujours durs à la main de l'auteur, pour les ports les

plus importants, où est retracée l'évolution des différents espaces portuaires ; des vues de ville datant du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle dont on ne sait si la plus belle est celle de Saint-Martin de Ré (p. 42) ou celle de Rouen, de 1525, tirée du *Livre des Fontaines* (p. 153) ou encore les fines miniatures représentant Saint-Malo en 1681 (p. 109) ou Calais en 1544 (p. 196). On peut cependant regretter que l'auteur n'ait pas utilisé les gravures du *Civitates Orbis Terrarum* de Braun et Hogenberg, commencé en 1572, notamment celles de Bordeaux, La Rochelle ou Rouen.

De la belle ouvrage, donc, mais le texte est au diapason et ne le cède en rien en qualité aux illustrations. Ce qui frappe au premier abord, c'est le souci de l'auteur de placer l'histoire de chacun des ports, ou des ensembles portuaires dans la longue durée, jusqu'à l'époque romaine quand cela est possible (Bordeaux, Nantes, par exemple) et en tout cas aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, dès que les sources le permettent. Cette mise en perspective permet de voir les fluctuations des rivages, les changements d'emplacement des ports, voire leur disparition, que les cartes ou croquis permettent de visualiser et les témoignages contemporains d'éclairer (voir, par exemple, les pages sur l'Aunis ou sur la « construction » de l'ensemble portuaire nantais). Quand les sources le permettent, M. Tranchant s'attarde sur tel ou tel exemple, notamment pour les ports les plus importants, La Rochelle, Bordeaux, Nantes, Saint-Malo, Nieuport ou Bruges et son voisin L'Écluse, bénéficiant ainsi de l'attention de l'auteur, à grand renfort de plans et de citations, parfois assez longues, pour le plus grand plaisir du lecteur et du latiniste, puisque dans certains cas, le texte original est donné en note (p. 141, par exemple).

Et la Normandie, me direz-vous ?

Eh bien, la Normandie est plutôt bien traitée dans cet ouvrage, à l'aune de son importance en tant que province maritime : 60 pages contre 27 à la Bretagne par exemple, divisées en trois chapitres traitant respectivement de la Normandie occidentale (Cotentin et Bessin), de la basse vallée de la Seine jusqu'à Rouen et de la Normandie orientale, soit plus de 80 ports, d'Avranches au Tréport (carte p. 122). C'est dans le Bessin que la densité des ports est la plus importante, avec un port tous les 5 km entre Barfleur et Isigny, un peu plus que dans la partie occidentale du Cotentin (8,5 km) où d'ailleurs il semble bien qu'un port ait été omis : il s'agit de Pirou qui n'apparaît ni sur la carte, ni dans le texte. C'est étonnant car l'activité de ce port est bien attestée au Moyen Âge, même s'il n'a sans doute pas plus d'importance que ses voisins comme Regnéville ou Blainville. C'est là d'ailleurs le lot commun de beaucoup de ports normands, simples ports d'échouage à l'embouchure d'un fleuve côtier qui n'a de fleuve que le nom et qui a bien du mal à lutter contre l'ensablement qui les menace tous ou presque. Cette lutte perpétuelle et parfois perdue donne lieu à des études particulièrement précises et documentées et abondamment illustrées, et en premier lieu sur Harfleur et son complexe portuaire, un ensemble bénéficiant d'un bon corpus documentaire découlant en partie des combats incessants que cette ville dut livrer, finalement en vain, contre la mer. L'étude se poursuit dans les lieux circonvoisins où au début du xvi<sup>e</sup> siècle sera établi le Havre Neuf ou Havre de Grâce. Quelques pages sur Honfleur et Rouen complètent cette étude des ports de la vallée de la Seine : il est regrettable, cependant, que ceux qui

sont situés sur le fleuve lui-même en aval de Rouen n'aient pas eu droit à leur notice alors que certains d'entre eux, comme Jumièges, Vatteville, La Bouille, ont participé à toutes les activités maritimes normandes, y compris les expéditions au Brésil et à Terre-Neuve. En revanche, petits et grands ports du pays de Caux sont mentionnés et plus ou moins étudiés en fonction de leur importance et de la documentation les concernant, Fécamp, Saint-Valéry et Le Tréport bénéficiant du meilleur traitement. Dieppe méritait une étude spécifique (p. 164-170) et je dois dire qu'elle est particulièrement bien réussie, bien illustrée, tant par les textes contemporains que par les gravures (plan du XVII<sup>e</sup> siècle et carte anglaise de 1589). Ce travail, qui bénéficie aussi d'un certain nombre d'études antérieures, souvent anciennes, montre bien la singularité de ce port abrité et pourquoi il était, avant la construction du Havre, le port de mer le plus important de la province.

Dans sa conclusion, Mathias Tranchant insiste sur plusieurs points : l'abondance des sites portuaires, avec de profondes disparités régionales, qui témoignent d'une vie maritime intense ; la chronologie, avec notamment la fixation des sites portuaires aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, à l'unisson de l'expansion économique que connaît l'Europe à cette époque ; le fait que ces ports ne sont pas systématiquement reliés à des villes ou villages, ces agglomérations préférant se tenir à une certaine distance de ces portes ouvertes à un ennemi potentiel ; l'hétérogénéité des espaces portuaires, du simple échouage au bassin bordé de quais, et enfin, il insiste sur les efforts consentis par les populations et les diverses autorités pour maintenir leur havre en état de recevoir les navires, long travail de lutte contre la nature qui souvent en sortait

finalement victorieuse. Pour terminer, l'auteur précise qu'il ne s'agit là que d'un état de la recherche et que les efforts qu'il a entrepris méritent d'être poursuivis, à partir de cette base.

Il est inutile de préciser que la liste des sources imprimées et la bibliographie qui complètent, comme il se doit, le texte, sont particulièrement abondantes : notre collègue est vraiment allé, si j'ose dire, racler les fonds de tiroir des bibliothèques, pour en exhumer des textes qui y dormaient souvent depuis bien longtemps. Il en va de même pour les illustrations, plans ou gravures d'époque, la plupart provenant de la BnF et qui sont un régal pour les yeux.

On ne peut donc que recommander chaudement la lecture de l'ouvrage de Mathias Tranchant, qui intéressera les spécialistes d'histoire maritime, et pas seulement les médiévistes, et tous les amoureux de notre littoral et de ses ports que les merveilleuses représentations de ces ports et leur environnement pourront faire rêver à une époque révolue où ils étaient encore à taille humaine.

Francis BRUMONT  
Université Toulouse Jean Jaurès

**Christophe MARCHETEAU DE QUINÇAY**, *L'ancien hôtel de ville de Caen disparu en 1944. Séminaire des eudistes de 1664 à 1792*, Monuments et sites de Normandie, 5, Caen, Société des Antiquaires de Normandie, Caen, 2014, 96 p., 13€.

Souvenir de la richesse architecturale de la ville de Caen avant la guerre, l'édifice étudié dans cet ouvrage nous plonge au cœur de la société caennaise de l'époque moderne. L'auteur expose au travers d'une

centaine de pages un historique très détaillé de l'ancien séminaire qui s'élevait autrefois à Caen, en face de la place de la République, et dont il ne subsiste que l'ancienne maison du séminaire datée de 1624, à l'angle de la rue Jean Eudes et de la rue Saint-Laurent, et l'église Notre-Dame de la Gloriette. La première appartient aux eudistes à partir de 1650, la seconde accueille depuis 1884 les reliques de saint Jean Eudes.

Christophe Marcheteau de Quinçay restitue au moyen de sources d'origines diverses l'évolution de ce mouvement spirituel qu'est la Congrégation de Jésus et Marie fondée par saint Jean Eudes en 1643. Son implantation dans la ville de Caen a fortement marqué la société civile de la ville. L'auteur révèle également les difficultés que les eudistes ont rencontrées au cours de leur existence. Après un historique du mouvement, il reconstitue le déroulement de la construction de la première église eudiste à Caen en 1664, dont l'un des murs subsiste sur le parking de la place de la République. Par la suite, la construction du grand séminaire, terminé en 1703, puis celle du petit séminaire, en 1731, parachevèrent l'ensemble. L'auteur décrit très précisément cet ensemble architectural au moyen de plans, de photographies anciennes, de descriptions textuelles, utilisant également les données d'une opération archéologique récente. La fin de la présence eudiste est restituée dans le contexte des difficultés de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout de l'époque révolutionnaire qui vit le départ des eudistes et la transformation de leurs bâtiments transformés en vue d'abriter, jusqu'à leur destruction au cours de l'été 1944, l'hôtel de ville de Caen et le musée des Beaux-Arts.

Clément LETOR  
Université de Caen Normandie

**Alain CORBLIN**, *Vivre et survivre dans la résistance : le maquis Surcouf 1942-1944*, Lisieux, Société historique de Lisieux, 2018, 304 p. 18 €

Le troisième volume de publication de sources sur le maquis Surcouf aborde une question qui, aujourd'hui encore, reste le parent pauvre de la recherche sur la Résistance<sup>7</sup>. Sujet sensible, trop souvent abordé sous l'angle des détournements et des malversations, l'argent de la Résistance se révèle un objet d'étude des plus complexes du fait, notamment, de la rareté des sources financières. Encore une fois – mais l'auteur nous a habitué – la publication du registre comptable tenu avec rigueur par Simone Sauteur, secrétaire de Robert Leblanc, chef du maquis Surcouf, est un document tout à fait unique que les chercheurs apprécieront. Sa publication intégrale s'accompagne d'une mise en perspective fort enrichissante. L'analyse de la situation économique dans le Lieuvin pendant l'Occupation comme celle du maquis (effectifs, actions, déménagements, etc.) contribuent à faciliter la lecture d'une source des plus arides.

Parti de rien en novembre 1942, rassemblant jusqu'à 250 maquisards durant l'été 1944, le maquis doit subvenir non seulement à la vie quotidienne des clandestins et de leurs familles mais aussi financer le renseignement, la lutte armée et les filières d'évasion. Trouver nourriture, vêtements, armes pour une centaine d'hommes en 1943-1944 relève de la prouesse tant les Français de ces années noires, rationnés depuis l'été

<sup>7</sup> L'ouvrage de J.-M. BINOT et B. BOYER, *L'Argent de la Résistance*, Paris, Larousse, 2010 reste la seule synthèse sur le sujet. Bien que riche de très nombreuses recherches en archives, l'ouvrage ne mentionne aucune note dans un panorama très général d'une centaine de pages.

1940, manquent absolument de tout. Files d'attente, tickets d'alimentation et marché noir accablent les populations au quotidien. Aussi, se procurer 36 kg de pain par jour... avec les tickets adéquats est une véritable gageure. Il en est de même pour la viande, indispensable à des hommes dans la force de l'âge. Le maquis achète ainsi deux bœufs en janvier 1944 ! Chaque ligne comptable illustre un aspect de la vie en clandestinité. Robert Leblanc s'attache à agrémenter la dureté de leur vie d'exilé, loin de leur famille. Des distributions de vins, calva, tabac – même l'organisation d'un concert ! – remontent le moral. L'habillement, chemises, sabots et bottes, est mentionné pratiquement tous les mois. Qui plus est, les planques clandestines nécessitent des aménagements pour devenir habitables : « installation électrique : 3 600 f », mais aussi couvertures, poêles, piles électriques, etc. Simone Sauter enregistre aussi les frais de pharmacien et de médecin pour les malades ou les blessés. Par ailleurs, Robert Leblanc ne manque pas d'attention pour les chargés de famille à qui des aides sont versées : « secours famille à Louis, 2 000 fr. ». Le registre opère comme un véritable baromètre de la vie du maquis, de ses moments heureux, « Distribution de 3 litres de calva : 1 200,00 » en novembre 1943 aux plus sinistres : « Couronnes et croix pour les 5 cerceils, 4 775, 00 » en août 1944.

Les lignes de recettes, moins nombreuses, se révèlent néanmoins particulièrement intéressantes car leurs analyses contribuent à démolir quelques mythes sur le maquis Surcouf et son chef. Au total, de mars 1943 à octobre 1944, les rentrées d'argent s'élèvent à 3 203 329 francs. La somme est considérable au regard d'un salaire moyen d'ouvrier (environ

800 francs). Les premiers mois (entre novembre 1942 et mars 1943), le chef du maquis et ses proches comblent les déficits de leurs propres deniers tant l'argent manque. Puis, l'intégration du maquis à l'organisation départementale lui permet de bénéficier du Service national maquis (l'argent de Londres) pour un montant, somme toute, modeste de 747 000 francs. Le reste provient d'emprunts plus ou moins volontaires... Sans doute, Robert Leblanc bénéficie d'un large réseau d'amis, fermiers, épiciers et bouchers de la région qui soutiennent la Résistance en hébergeant et nourrissant les maquisards. Certains offrent des dons en nature, notamment pour l'alimentation, mais d'autres, en argent liquide. Ceux-là seront remboursés à la Libération.

Mais, à partir du printemps 1944, les besoins décuplant du fait de l'augmentation des effectifs et des opérations armées, Robert Leblanc force la main des plus récalcitrants. Collaborateurs et profiteurs du marché noir sont mis en demeure de signer des reconnaissances de dettes mentionnant clairement leur enrichissement ou leur accointance avec l'Occupant. Bien sûr, peu d'entre eux se manifesteront après la guerre pour réclamer leur dû... Par ailleurs, le chef du maquis sait faire plier les plus hostiles en instaurant un système d'allégeance : protection contre pillage en échange de dons en nature. Enfin, le trafic de calvados ayant enrichi plus d'un bouilleur, une taxation est instaurée qui rapporte 57 230 francs. Par ailleurs, les actions « commandos » permettent de récupérer des tickets de rationnement en mairie. Si certains maires se laissent volontiers dérober leurs stocks, d'autres, peu enclins à soutenir la Résistance, font l'objet de violence. Les dérapages, où le vol pour se nourrir se transforme en

expédition punitive, sont une mauvaise publicité pour le maquis. Quelques « têtes brûlées » incontrôlables en viennent à maltraiter gravement un fermier et à violer son épouse en janvier 1944. En avril 1944, l'assassinat de Violette Morris et de ses amis, collaborateurs notoires, permet de récupérer 80 000 francs, mais l'exécution de deux enfants reste aux yeux de beaucoup inacceptable. Ce genre d'affaires lui aliène la population locale mais aussi la police et la gendarmerie qui leur étaient acquises jusqu'alors. Le chef du maquis y répond promptement par la loi du talion... Plusieurs exécutions sommaires sont ordonnées.

Mais les chiffres ne disent pas tout. Malgré les deux journaux des acteurs principaux, Robert Leblanc et Simone Sauter, et faute de témoins encore vivants, bien des lignes de dépenses et de recettes recouvrent des histoires inconnues et des zones d'ombre persistent. Curieusement, les besoins liés aux opérations n'apparaissent que rarement dans les comptes. Certes, les besoins en transports, voitures, motos, bicyclettes, frais de déplacements ainsi que les avances données aux sections à partir du printemps 1944 sont régulièrement comptabilisés mais on s'étonnera, en

revanche, de ne trouver aucun salaire versé à ceux qui choisissent de vivre aux maquis. Les armes n'apparaissent qu'à trois reprises, le 19 décembre 1943 : « Revolver Le Havre, 2 200, 00 », en février 1944 : « Un fusil, 500, 00 » et en mai : « Munitions 300, 00 ». Seule la lecture du Journal de Puce nous éclaire sur leur provenance essentiellement par parachutage ou via le SNM.

À l'heure de la Libération, le bilan – mais la source est lacunaire – laisse apparaître que les comptes du maquis sont déficitaires (de 17 %) et met à mal les rumeurs de l'après-guerre sur l'enrichissement des résistants du maquis Surcouf.

Seul bémol à la publication, le choix d'une approche chronologique. Le principe thématique adopté à la fin de l'ouvrage « Récapitulatifs des recettes et dépenses », « Les emprunts » aurait pu être adopté de façon plus systématique, en ce qui concerne les besoins alimentaires, l'aide aux familles, etc. Une lecture transversale de toutes les recettes et dépenses aurait mis plus fortement en exergue la richesse de ce document exceptionnel.

Françoise PASSERA  
Université de Caen Normandie